## HARMONIE XIII.

A L'ESPRIT SAINT

CANTIQUE.

Tu ne dors pas, souffie de vie,
Puisque l'univers vit toujours!
Ta sainte haleine vivifie
Les premiers et les derniers jours!
C'est toi qui répondis au Verbe qui te nomme!
Quand le chaos muet tressaillit comme un homme
Que d'une voix puissante on éveille en sursaut;
C'est toi qui t'agitas dans l'inerte matière,
Répétas dans les cieux la parole première,
Et comme un bleu tapis déroulas la lumière
Sous les pas du Très-Haut!

Tu fis aimer, tu fis comprendre
Ce que la parole avait dit;
Tu fis monter, tu fis descendre
Le Verbe qui se répandit;
Tu condensas les airs, tu balanças les nues,
Tu sondas des soleils les routes inconnues,
Tu fis tourner le ciel sur l'immortel essieu;
Tel qu'un guide avancé dans une voie obscure,
Tu donnas forme et vie à toute créature,
Et, pour tracer sa route à l'aveugle nature,
Tu marchas devant Dieu!

Mais tu ne gardas pas sans cesse
Les mêmes formes à ses yeux!
Tu les pris toutes, ô Sagesse,
Afin de glorifier mieux!
Tantôt brise et rayons, tantôt foudre et tempêtes,
Son terrible ou plaintif des harpes des prophètes,
Colonne qu'Israël voit marcher devant soi,
Parabole touchante ou sanglant sacrifice,
Sueur des oliviers la veille du supplice ,
Grâce et vertu coulant de ce divin calice,
C'est toi! c'est toujours toi!

Le genre humain n'est qu'un seul être
Formé de générations,
Comme un seul homme on le voit naître,
Ton souffle est dans ses passions!
Jeune, son âme immense, orageuse et profonde,
Déborde à flots d'écume et ravage le monde,
Tu sèmes ses flocons de climats en climats;
Ton accent belliqueux a l'éclat du tonnerre,
Ton pas retentissant secoue au ion la terre,

Et le dieu qui te lance est le dieu de la guerre Servi par le trépas!

Tu revêts la forme sanglante
D'un héros, d'un peuple, d'un roi!
Tu foules la terre tremblante
Qui passe et se tait devant toi!
Mais quand le sang glacé dans ses veines s'arrête,
Le genre humain, qui sent que son heure s'apprête,
S'élève de la vie à l'immortalité;
Tu marches devant lui, sous l'ombre d'une idée!
D'un immense désir la terre est possédée,
Et dans les flots d'erreurs dont elle est inondée,
Cherche une vérité!

Alors tu descends! tu respires
Dans ces sages, flambeaux mortels,
Dans ces mélodieuses lyres
Qui soupirent près des autels!
La pensée est ton feu! la parole est ton glaive!
L'esprit humain flottant s'abaisse et se relève,
Comme au roulis des mers le mât des matelots!
Mais tu choisis surtout les bardes dans la foule,
Dans leurs chants immortels l'inspiration coule,
Cette onde harmonieuse est le fleuve qui roule
Le plus d'or dans ses flots!

Où sont-ils, âme surhumaine,
Ces instruments de tes desseins?
Où sont-ils dès que ton haleine
A cessé d'embraser leurs seins?
Ils meurent les premiers!... Foyer qui se consume,
Flots qui rongent la rive et fondent en écume,

Arbres brisés du vent sous qui l'herbe a ployé! En néant avant nous ils viennent se résoudre, Tu jettes leur orgueil et leur nom dans la poudre, Et ton doigt les éteint, comme il éteint la foudre Quand elle a foudroyé!

Il se fait un vaste silence!
L'esprit dans ses ombres se perd,
Le doute étouffe l'espérance
Et croit que le ciel est désert!
Puis tel qu'un chène obscur, longtemps avant l'orage
Dont frémit tout à coup l'immobile feuillage,
Et dont l'oiseau s'enfuit sans entendre aucun son;
Le monde où nul éclair ne te précède encore,
D'un inquiet ennui se trouble et se dévore,
Et comme à son insu, de l'esprit qu'il ignore
Sent le divin frisson!

Et le ciel se couvre; et la terre
Croit qu'un astre s'est approché,
Et nul ne comprend ce mystère,
Car ton maître est un Dieu caché!
Mais moi je te comprends, car je baisse la tête!
J'entends venir de loin la céleste tempête,
Et d'un effroi stupide impassible témoin,
Quand de l'antique jour les clartés s'affaiblissent,
Que des lois et des mœurs les colonnes fléchissent,
Que la terre se trouble et que les cieux pâlissent,
Je dis: Il n'est pas loin!

Les voilà ces heures divines! Les voilà! mes yeux, ouvrez-vous! La poussière de nos ruines S'élève entre le jour et nous! De quel vent souffiera l'esprit que l'homme appelle ? L'âme avec plus de soif jamais l'entendit-elle ? Jamais passé sur nous croula-t-il plus entier ? Jamais l'homme vit-il à l'horizon des âges Gronder sur l'avenir de plus sombres orages ? Et te prépara-t-il entre plus de nuages

Un plus divin sentier?

Fends la nue, et suscite un homme!
Un homme palpitant de toi!
Que son front rayonnant le nomme
Aux regards qui cherchent ta foi!
D'un autre Sinaï fais flamboyer la cime,
Retrempe au feu du ciel la parole sublime,
Ce glaive de l'esprit émoussé par le temps!
De ce glaive vivant arme une main mortelle,
Parais, descends, travaille, agite, et renouvelle,
Et ranime de l'œil, et du vent de ton aile

Tes derniers combattants!

Que la mer des erreurs s'amasse!
Qu'elle soulève son limon
Pour engloutir l'heureuse race
De ceux qui marchent en ton nom!
Sur la mer en courroux que ta droite s'étende!
Que ton souffle nous creuse une route, et suspende
Ces flots qui sous nos pas s'ouvrent comme un tombeau!
Que le gouffre trompé sur lui-même s'écroule!
Que l'écume des temps dans ses abîmes roule,
Et que le genre humain la traverse et s'écoule.

Vers un désert nouveau!

Je le vois! mon regard devance Le pas des siècles plus heureux! La colonne de l'espérance
Marche et m'éclaire de ses feux!

Tu souffieras plus pur sur des plages nouvelles!

Ton aigle pour toujours n'a pas plié ses ailes,
La nature à son Dieu garde encor de l'encens,
Il est encor des pleurs sous de saintes paupières,
Du ciel dans les soupirs, dans les cœurs des prières,
Et sur ces harpes d'or qui chantent les dernières
Quelques divins accents!

Oh! puissé-je, souffle suprème,
Instrument de promission,
Sous ton ombre frémir moi-même,
Comme une harpe de Sion!
Puissé-je, écho mourant des paroles de vie,
De l'hymne universel être une voix choisie,
Et quand j'aurai chanté mon cantique au Seigneur,
Plein de l'esprit divin qui fait aimer et croire,
Ne laisser ici-bas pour trace et pour mémoire,
Qu'une voix dans le temple, un son qui dise : Gloire
Au souffle créateur!

## HARMONIE XIV.

LES RÉVOLUTIONS.

I

Quand l'Arabe altéré dont le puits n'a plus d'onde A plié le matin sa tente vagabonde Et suspendu la source aux fiancs de ses chameaux, Il salue en partant la citerne tarie Et, sans se retourner, va chercher la patrie Où le désert cache ses eaux.

Que lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève, Et, comme un océan qui laboure la grève, Comble derrière lui l'ornière de ses pas, Suspende la montagne où courait la vallée Ou sème en flots dureis la dune amoncelée? Il marche, et ne repasse pas.

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,
Partout où le hasard sème vos tourbillons
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,
Vous végétez sur vos sillons!

Vous taillez le granit, vous entassez les briques, Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques; Vous appelez le Temps qui ne répond qu'à Dieu; Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître, Vous dites à la race humaine encore à naître:

Vis, meurs, immuable en ce lieu!

Recrépis le vieux mur écroulé sur ta race, Garde que de tes pieds l'empreinte ne s'efface, Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté! Sitôt qu'un passé mort te retire son ombre, Dis que le doigt de Dieu se sèche, et que le nombre Des jours, des soleils est compté!

En vain la Mort vous suit et décime sa proie,
En vain le Temps, qui rit de vos Babels, les broie,
Sous son pas éternel insectes endormis!
En vain ce laboureur irrité les renverse,
Ou secouant le pied les sème et les disperse
Comme des palais de fourmis!

Vous les rebâtissez toujours, toujours de même, Toujours dans votre esprit vous lancez anathème A qui les touchera dans la postérité! Et toujours en traçant ces précaires demeures, Hommes aux mains de neige et qui fondez aux heures, Vous parlez d'immortalité!

Et qu'un siècle chancelle, ou qu'une pierre tombe, Que Socrate vous jette un secret de sa tombe, Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu! Vous vengez par le fer le mensonge qui règne, Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne Du sang d'un prophète ou d'un Dieu!

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles, Semblables au guerrier armé pour les batailles, Mais qui dort enivré de ses songes épais, Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille, Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille, Car vous voulez dormir en paix!

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme Entend la destinée et les phases de l'homme, Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit! En vain le cœur vous manque et votre pied se lasse, Dans l'œuvre du Très-haut le repos n'a pas place; Son esprit n'est pas votre esprit!

Marche! sa voix le dit à la nature entière, Ce n'est pas pour croupir sur ses champs de lumière Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains! Dans cette œuvre de vie où son âme palpite, Tout respire, tout croît, tout grandit, tout gravite! Les cieux, les astres, les humains! L'œuvre toujours finie et toujours commencée
Manifeste à jamais l'éternelle pensée,
Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point de départ!
Gravissant l'infini qui toujours le domine,
Plus il s'élève et plus la volonté divine
S'élargit avec son regard!

Il ne s'arrête pas pour mesurer l'espace, Son pied ne revient pas sur sa brûlante trace, Il ne revoit jamais ce qu'il vit en créant; Semblable au famle enfant qui lit et balbutie, Il ne dit pas deux fois la parole de vie; Son Verbe court sur le néant!

Il court, et la Nature à ce Verbe qui vole
Le suit en chancelant de parole en parole,
Jamais, jamais demain ce qu'elle est aujourd'hui!
Et la création toujours, toujours nouvelle,
Monte éternellement la symbolique échelle
Oue Jacob rèva devant lui!

Et rien ne redescend à sa forme première;
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière;
Dans les flancs du rocher le métal devient or;
En perle au fond des mers le lit des flots se change;
L'éther en s'allumant devient astre, et la fange
Devient homme et fermente encor!

Puis un souffle d'en haut se lève, et toute chose Change, tombe, périt, fuit, meurt, se décompose, Comme au coup de sifflet des décorations; Jéhovah d'un regard lève et brise sa tente, Et les camps des soleils suspendent dans l'attente Leurs saintes évolutions!

Les globes calcinés volent en étincelles, Les étoiles des nuits éteignent leurs prunelles, La comète s'échappe et brise ses essieux, Elle lance en éclats la machine céleste, Et de mille univers en un souffie il ne reste Qu'un charbon fumant dans les cieux!

Et vous, qui ne pouvez défendre un pied de grève, Dérober une feuille au souffie qui l'enlève, Prolonger d'un rayon ces orbes éclatants, Ni dans son sablier qui coule intarissable, Ralentir d'un moment, d'un jour, d'un grain de sable, La chute éternelle du temps!

Sous vos pieds chancelants si quelque caillou roule, Si quelque peuple meurt, si quelque trône croule, Si l'aile d'un vieux siècle emporte ses débris, Si de votre alphabet quelque lettre s'efface, Si d'un insecte à l'autre un brin de paille passe, Le ciel s'ébranle de vos cris?

II

Regardez donc, race insensée, Les pas des générations! Toute la route n'est tracée Que des débris des nations! Trônes, autels, temples, portiques, Peuples, royaumes, républiques, Sont la poussière du chemin, Et l'Histoire, écho de la tombe, N'est que le bruit de ce qui tombe Sur la route du genre humain!

Plus vous descendez dans les âges, Plus ce bruit s'élève en croissant, Comme en approchant des rivages Que bat le flot retentissant; Voyez passer l'esprit de l'homme, De Thèbe et de Memphis à Rome, Voyageur terrible en tout lieu, Partout brisant ce qu'il élève, Partout de la torche ou du glaive Faisant place à l'esprit de Dieu!

Il passe au milieu des tempètes
Par les foudres du Sinaï,
Par la verge de ses prophètes,
Par les temples d'Adonaï!
Foulant ses jougs, brisant ses maitres,
Il change ses rois pour ses prêtres,
Change ses prêtres pour des rois;
Puis, broyant palais, tabernacles,
Il sème ces débris d'oracles
Avec les débris de ses lois!

Déployant ses ailes rapides, Il plonge au désert de Memnon; Le voilà sous les Pyramides, Le voici sur le Parthénon! Là, cachant aux regards de l'homme Les fondements du pouvoir, comme Ceux d'un temple mystérieux; Là, jetant au vent populaire, Comme le grain criblé sur l'aire, Les lois, les dogmes et les dieux!

Las de cet assaut de parole,
Il guide Alexandre au combat;
L'aigle sanglant du Capitole
Sur le monde à son doigt s'abat;
L'univers n'est plus qu'un empire;
Mais déjà l'esprit se retire,
Et les peuples poussant un cri,
Comme un avide essaim d'esclaves
Dont on a brisé les entraves,
Se sauvent avec un débri!

Levez-vous, Gaule et Germanie,
L'heure de la vengeance est là!
Des ruines c'est le génie
Qui prend les rênes d'Attila!
Lois, forum, dieux, faisceaux, tout croule,
Dans l'ornière de sang tout roule,
Tout s'éteint, tout fume; il fait nuit,
Il fait nuit, pour que l'ombre encore
Fasse mieux éclater l'aurore
Du jour ' où son doigt vous conduit!

L'homme se tourne à cette flamme Et revit en la regardant, Charlemagne en fait la grande âme Dont il anime l'Occident; Il meurt; son colosse d'empire En lambeaux vivants se déchire Comme un vaste et pesant manteau Fait pour les robustes épaules Qui portaient le Rhin et les Gaules; Et l'esprit reprend son marteau!

De ces nations mutilées
Cent peuples naissent sous ses pas,
Races barbares et mélées
Que leur mère ne connaît pas;
Les uns indomptés et farouches,
Les autres rongeant dans leurs bouches
Les mors des tyrans ou des dieux;
Mais l'esprit, par diverses routes,
A son tour leur assigne à toutes
Un rendez-vous mystérieux.

Pour les pousser où Dieu les mène, L'esprit humain prend cent détours, Et revêt chaque forme humaine Selon les hommes et les jours. Ici, conquérant, il balaye Les vieux peuples comme l'ivraie; Là, sublime navigateur, L'instinct d'une immense conquête Lui fait chercher dans la tempête Un monde à travers l'équateur!

Tantôt il coule la pensée
En bronze palpable et vivant,
Et la parole retracée
Court et brise comme le vent;
Tantôt, pour mettre un siècle en poudre,

<sup>&#</sup>x27; Le christianisme.

Il éclate comme la foudre Dans un mot de feu, Liberté! Puis, dégoûté de son ouvrage, D'un mot qui tonne davantage Il réveille l'humanité!

Et tout se fond, croule ou chancelle, Et comme un flot du flot chassé, Le temps sur le temps s'amoncelle, Et le présent sur le passé! Et sur ce sable où tout s'enfonce, Quoi donc, ô mortels! vous annonce L'immuable que vous cherchez? Je ne vois que poussière et lutte, Je n'entends que l'immense chute Du temps qui tombe et dit : Marchez!

Ш

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau;
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans le tombeau!

Là c'est leurs dieux; ici les mœurs de leurs ancêtres, Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres, Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois; Et quand après mille ans dans leurs caveaux on fouille On est surpris de voir la risible dépouille De ce qui fut l'homme autrefois! Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
Sceptres, glaives, faisceaux, hache, houlette, armure,
Symboles vermoulus fondent sous votre main,
Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,
Et vous vous demandez vainement sous quel signe
Monte ou baisse le genre humain?

Sous le vôtre, ô Chrétiens! l'homme en qui Dieu travaille Change éternellement de formes et de taille; Géant de l'avenir à grandir destiné, Il use en vieillissant ses vieux vêtements; comme Des membres élargis font éclater sur l'homme Les langes où l'enfant est né!

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine, Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine, Et revient ruminer sur un sillon pareil; C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage, Et qui monte affronter de nuage en nuage De plus hauts rayons du soleil!

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne, Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne, D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va! Que vous font les débris qui jonchent la carrière? Regardez en avant et non pas en arrière, Le courant roule à Jéhova!

Que dans vos cœurs étroits vos espérances vagues Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues! Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi! Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence? Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence Déroule l'éternelle loi? Vos siècles page à page épellent l'Évangile!
Vous n'y lisiez qu'un mot et vous en lirez mille!
Vos enfants plus hardis y liront plus avant!
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole!

Montez à sa lueur, courez à sa parole,
Attendez sans effroi l'heure lente à venir!

Vous! enfants de celui qui l'annonçant d'avance
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir!

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle; L'esprit en renversant élève et renouvelle; Passagers ballottés dans vos siècles flottants! Vous croyez reculer sur l'océan des âges, Et vous vous remontrez après mille naufrages Plus loin sur la route des temps!

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes A perdu tout rivage et ne voit que les ondes S'élever et crouler comme deux sombres murs, Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux qu'il file, Sur la plaine sans borne il se croit immobile Entre deux abimes obscurs.

C'est toujours, se dit-il, dans son cœur plein de doute, Même onde que je vois, même bruit que j'écoute, Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer, A les compter en vain mon esprit se consume, C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume, Les jours flottent sans avancer! Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant;
Et l'homme que toujours leur ressemblance abuse,
Les brouille, les confond, les gourmande et t'accuse,
Seigneur!... Ils marchent cependant!

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux;
Et moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux!

Nous donc, si le sol tremble au vieux toit de nos pères, Ensevelissons-nous sous des cendres si chères, Tombons enveloppés de ces sacrés linceuls! Mais ne ressemblons pas à ces rois d'Assyrie Qui traînaient au tombeau femmes, enfants, patrie, Et ne savaient pas mourir seuls!

Qui jetaient au bûcher, avant que d'y descendre, Famille, amis, coursiers, trésors réduits en cendre, Espoir ou souvenirs de leurs jours plus heureux, Et livrant leur empire et leurs dieux à la flamme, Auraient voulu qu'aussi l'univers n'eût qu'une âme

Pour que tout mourût avec eux!